

Les chemins de la peur

Eduardo Colombo

Les mythes d'origine, dans les récits de l'Église comme dans les fondements de l'État, ont établi un lien de solidarité entre le Pouvoir et la Peur.

Dieu parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent. « Mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ? Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. » (*Genèse 3 : 8 -10*)

Et dans *Proverbes 9.10*, on lit : « Le début de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel. »

La crainte est la souche de la révérence et de l'obéissance, ces deux acolytes du commandement.

La puissante théorie hobbesienne qui a contribué à la naissance de l'État moderne s'appuie elle aussi sur la peur et la sagesse¹, ou plutôt la raison. Les hommes vivent dans l'anxiété de l'avenir : celui « qui regarde trop loin devant lui... a le cœur rongé tout le jour par crainte de la mort, de la pauvreté ou de quelque autre malheur ». Cette crainte perpétuelle a sa source dans l'ignorance des causes, dans les ténèbres, et « doit nécessairement prendre quelque chose pour objet. » C'est ainsi que les dieux ont d'abord été créés par la crainte humaine. Mais, un Dieu unique et tout puissant, imagine Thomas Hobbes, est peut-être une idée plus rationnelle, produit de la recherche intellectuelle de la cause des causes, un premier moteur unique, une cause première et

1. Sagesse et raison ne sont pas toujours d'accord. C'est la Folie qui nous dit d'être sages : « Comme il est d'une suprême sottise d'exprimer une vérité intempestive, il est de la dernière maladresse d'être sage à contretemps. [...] Tu montreras du vrai bon sens, toi qui n'es qu'un homme, en ne cherchant pas à en savoir plus que les hommes, en te pliant de bon gré à l'avis de la multitude ou en te trompant complaisamment avec elle. » Erasme, *L'Éloge de la Folie*. Paris, Jean de Bonnot, 1983, p. 39.

éternelle². La religion, conforme à sa vocation, lui prête de cette façon une image du pouvoir où se profile son *dieu mortel*, l'État, rationnel dans sa fondation première, effroyable dans sa fonction d'appliquer la loi, dans son monopole du droit de glaive. Cette institution humaine, appelée République ou Civitas, cet État, est la multitude unifiée en une seule personne, et « en vertu de cette autorité (résultat du pacte social) qu'il a reçue de chaque individu de la République, l'emploi lui est conféré d'un tel pouvoir, d'une telle force, que *l'effroi* qu'il inspire lui permet de modeler les volontés de tous »³.

Dans « l'état de nature »⁴, les hommes se font la guerre les uns aux autres pour tirer le maximum de profit de quelque avantage obtenu, et une telle situation les fait vivre dans la « crainte mutuelle qu'ils ont les uns des autres », parce qu'« ils se porteraient de leur nature plus avidement à la domination, qu'à la société »⁵.

Avec les États civils la peur ne disparaît pas, mais elle se place du côté de l'ordre, de la sécurité apaisante, de la domination nécessaire. S'il n'y avait pas de pouvoir commun à craindre, le genre de vie qui prévaudrait serait la guerre civile⁶.

Nous pouvons comprendre, je crois, que dans la vision qu'a le Pouvoir, religieux ou politique, de la société, *la peur* est le ciment de l'ordre hiérarchique.

2. Thomas Hobbes, *Léviathan*, Dalloz, Paris, 1999, chap. XII De la religion, p. 105.

3. *Ibid.*, chap. XVII, p. 178.

4. L'état de nature chez Hobbes n'est pas une description historique mais une hypothèse logique nécessaire à la justification de l'obligation politique. *Léviathan*, op. cit., p. 125. Voir aussi C. B. Macpherson, *La théorie politique de l'individualisme possessif*. Gallimard (folio), Paris, 2004, 2. Nature humaine et état de nature, p. 40.

5. Hobbes, *De Cive*. Sirey, Paris, 1981, p. 79.

6. Hobbes, *Léviathan*, op. cit., chap. XIII, p. 125.

7. Hobbes, *De Cive*, op. cit., p. 81.

Les émotions et la société

Avant d'abandonner la référence à Hobbes, prenons en considération cette importante distinction : il ne faut pas confondre « la crainte avec la terreur et l'aversion. De moi, je n'entends par ce premier terme qu'une nue appréhension ou prévoyance d'un mal à venir. Et je n'estime pas que la fuite seule soit un effet de la crainte : mais aussi le soupçon, la défiance, la précaution, et même je trouve *qu'il y a de la peur* en tout ce dont on se prémunit et se fortifie *contre la crainte*. Quand on va se coucher, on ferme les portes ; quand on voyage, on prend une épée...⁷ » (Les italiques sont de moi. EC)

Différents mots sont apparentés par le sens, mais ils diffèrent en fonction de l'intensité des émotions qui leur sont attachées. Craindre a une basse intensité, ce mot désigne le sentiment qui fait reculer, hésiter devant quelque chose, plus ou moins indéterminée, menaçante ou imaginée comme tel. Il est proche d'appréhension ou d'inquiétude. Inquiétude, anxiété et angoisse sont trois degrés du même état (Littré). À l'extrême



opposé se trouvent frayeur, effroi, épouvante, terreur. Peur, du latin *pavorum*, est devenu le nom général de l'émotion qui accompagne la prise de conscience d'un danger. L'intérêt de cette petite distinction sémantique concerne le fait que pour les émotions de crainte, d'inquiétude, d'anxiété⁸, l'objet qui les suscite n'est pas présent à l'esprit de façon nette et distincte. Dans la peur la prise de conscience d'un danger signifie que l'objet dangereux est identifié, même si cette identification est une erreur de jugement.

Les émotions, en propre, sont une expression physique, biologique, du corps individuel. William James disait : «Quelle sensation de peur resterait-il, si l'on ne pouvait ressentir ni les battements accélérés du cœur, ni le souffle court, ni les lèvres tremblantes, ni les membres faibles, ni le mal de ventre ? »⁹ Mais, si ces sensations sont bien mises en marche par une série de mécanismes neurocérébraux préprogrammés qui activent la sécrétion d'hormones et d'autres substances chimiques, c'est la *représentation mentale* d'une situation pensée ou ressentie comme un danger,

ou une perte, ou une agression ou un affront, ou une atteinte narcissique, qui est à l'origine de l'émotion. C'est-à-dire que nous devons prendre en considération deux choses en même temps : un éprouvé physique et une pensée, (un élément intelligible, de signification, un contenu propositionnel, une croyance, qui fait référence à un objet causal). Ce sont deux aspects des émotions que nous pouvons séparer : on peut évoquer mentalement un sentiment de colère sans ressentir la colère, ou avec une émotion mitigée.

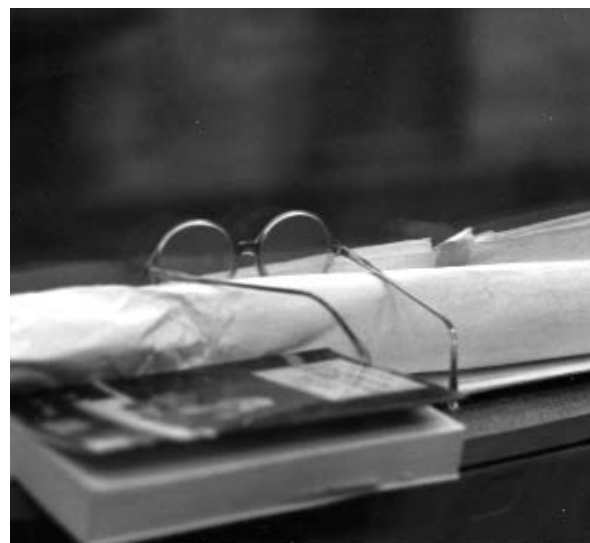
Nous constatons ainsi que les émotions s'expriment en situation, en temps présent, en acte, tandis que les pensées ou les croyances persistent en dehors de leur présence dans la conscience. Je crois que Dieu n'existe pas et je continue de le croire même quand mes pensées sont très éloignées de mes préoccupations philosophiques ou politiques sur les dieux.

D'un point de vue collectif, les émotions partagées se produisent dans le contact direct, en présence, dans un groupe ou une foule : pensons par exemple aux réactions de panique dans un rassemblement de masse.

Cependant, comme la conduite humaine est largement socialisée, les émotions s'intègrent aux attitudes, qui sont des tendances ou des dispositions à l'action d'une certaine stabilité. Dit de façon plus précise : l'objet qui suscite une émotion fait partie fréquemment d'une attitude. Ainsi, dans le préjugé racial, la peur sera contenue dans *l'attitude négative* qui s'exprimera comme croyance, ou comme comportement d'éloignement ou

8. Dans l'angoisse, l'intensité de l'émotion peut être très importante, mais l'objet se dérobe à la conscience, il reste inconscient.

9. Cité par Antonio R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, Ed. Odile Jacob, Paris, 1995. chap. 7, Les émotions et leur perception.



d'agression, devant « l'objet » (groupes ou personnes) discriminé.

Considérer les comportements en tant qu'attitudes positives ou négatives, propres aux individus et aux groupes (attitudes collectives), nous permet de prêter attention au « traitement » social des émotions. Les attitudes s'acquièrent tout au long de la vie, mais plus fortement dans l'enfance et la jeunesse, sous la pression des groupes d'appartenance : la famille, l'école, les bandes d'adolescents, les groupes professionnels, etc. La formation des attitudes est ainsi soumise à l'action constante des instances de Pouvoir et aux appareils d'État.

La mainmise du pouvoir politique sur la modulation de l'information ou de la désinformation qui arrive au domaine public, et l'action quotidienne des moyens de communication de masses sur l'aménagement, la canalisation et le contrôle de l'opinion de la population, ne suffisent pas. Ceux qui dominent doivent s'appliquer avec acharnement à lier les émotions, et basiquement la peur, à la fabrication d'un objet qui soit une figure d'altérité : l'immigrant, les classes dangereuses, le marginal, le délinquant, le fou, selon les nécessités ou les possibilités de l'époque.

Ils doivent le faire, parce que les émotions collectives sont dangereuses si elles se fixent sur des objets qui échappent au contrôle du Pouvoir politique.

Le conflit et les mécanismes sociaux

La société globale peut être pensée comme un continuum d'interactions entre acteurs sociaux qui exercent les uns sur les autres une influence quelconque. Et ces influences peuvent être interprétées de deux façons : il y a celles qui sont le résultat direct et spontané du contact entre personnes dans une situation donnée, elles sont multiples et variées, dépendantes de l'infinie diversité des êtres humains, diversité qui, soit dit en passant, est un argument puissant en faveur de l'égalité de tous, comme le pensait Bakounine. Il y en a d'autres qui sont le produit de l'action orientée, normative, du groupe primaire, ou des institutions socio-politiques de socialisation et de contrôle qui poussent les individus vers le comportement requis pour maintenir la stabilité d'une société hiérarchique.

Les relations qui s'établissent ainsi mobilisent les sentiments et les émotions de base : l'amour et la haine, les désirs, les besoins de protection ou de combat, la peur ou la colère, l'hostilité ou la coopération. Mais, les grandes divisions binaires de la société sur lesquelles se constitue le Pouvoir politique¹⁰, placent le *conflit* au centre de la dynamique sociale. Dans une société de classes un conflit constamment renouvelé jaillit de l'articulation de ses divisions constitutives et se répand sur la totalité du tissu social en opposant, et en réunissant aussi, groupes, clans, ethnies. Tout au long de l'organisation sociale des groupes et des ensembles se forment, collaborent ou se combattent. Mais le conflit ne se trouve seulement à la frontière entre deux groupes, il existe aussi à l'intérieur de tout ensemble. Le traitement social des émotions sert alors à dériver vers l'extérieur du groupe les éléments de

10. Ces divisions binaires sont : la division entre le monde naturel et l'au-delà qui détermine la fondation hétéronome du social institué ; la division dominants-dominés qui met sous la coupe d'une minorité la grande majorité des « sujets » ; la division du travail et de la répartition du produit entre exploités et exploités.

conflit « dysfonctionnant » pour maintenir l'unité interne. Les conflits, comme les mécanismes de contrôle interne ou leurs dérivations externes, existent autant dans le petit groupe primaire, dont les échanges se font face à face, que dans les interactions au niveau macro-social, entre organisations, corporations, classes, nations ou États-nations.

Le conflit ouvert, s'il n'arrive pas au combat mortel, a des fonctions de stabilisation du corps social, il constitue une *forme de socialisation*¹¹ et d'intégration groupale aussi longtemps qu'il est « utilisé » dans sa forme dérivée.

Pour la plupart des individus qui vivent sous les régimes dits démocratiques – en réalité des oligarchies représentationnelles – l'identification des origines de leurs malheurs collectifs, de leurs frustrations, de leurs incertitudes sur le futur, est difficile et constamment brouillée par les messages des élites intellectuelles, idéologiques, politiques de la classe dominante. Cette situation instaure un état minimal d'inquiétude, de crainte, d'anxiété, qui doit être canalisé et « déchargé » parce que potentiellement dangereux pour la stabilité du système de domination, et par voie de conséquence pour la stabilité de la stratification socio-politique.

Les mécanismes sociaux de contrôle de l'anxiété sont en général bien connus. Le plus primitif et le plus simple, présent dans toutes les sociétés historiques, est la *catharsis* des émotions collectives qui produit un sentiment de puissance, mobilisant l'hostilité et l'agression, sans déborder les limites du groupe d'appartenance (endogroupe), sans entrer en conflit ou en compétition avec un autre groupe extérieur (exogroupe). On peut appeler les institutions qui remplissent cette fonction « soupapes de sécurité »¹² dont les exemples anciens seraient le cirque et le théâtre (ex. Aristophane) et

aujourd'hui le football et les spectacles télévisés (ex. les Guignols).

Cependant, le mécanisme le plus important consisterait probablement à *donner un objet clairement identifiable* à la crainte, c'est-à-dire la transformer en une *peur déterminée*. Une telle opération, qui comporte la projection de l'affect et le déplacement sur un objet de substitution, était déjà insinuée dans la phrase de Hobbes citée plus haut : « je trouve *qu'il y a de la peur* en tout ce dont on se prémunit et se fortifie *contre la crainte* ». Un exercice de catharsis avec un objet défini est remarquablement décrit par George Orwell dès les premières pages de 1984 avec les « Deux Minutes de la Haine », manifestation collective programmée qui se termine dans « une hideuse extase, faite de frayeur et de rancune, un désir de tuer, de torturer [...] semblait se répandre dans l'assistance comme un courant électrique et transformer chacun, même contre sa volonté, en un fou vociférant et grimaçant »¹³.

Mais, indubitablement la simple catharsis est insuffisante devant le danger que représentent pour le Pouvoir établi les conflits internes qui exercent une pression considérable vers la désorganisation du groupe et risquent, alors, de polariser la majorité contre la minorité dominante. Avant tout, il faut désigner *l'ennemi intérieur*, le fabriquer, lui donner une figure, une consistance, pour pouvoir dériver sur lui les tensions croissantes. Deux figures diverses, et même

11. Georg Simmel, *Philosophie de la modernité/II*, Éditions Payot, Paris, 1990. Le conflit, p. 189.

12. Lewis A. Coser, *The Functions of Social Conflict*, The Free Press, Glencoe, 1960 [je cite la version en espagnol : *Las funciones del conflicto social*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1961, p. 50].

13. George Orwell, 1984, Gallimard, Paris, 1950, p. 20-25.



opposées, se profilent dans cette construction: l'hérétique et « la cinquième colonne ».

Souvent, les groupes perdent leur unité quand ils n'ont plus d'adversaires. L'ennemi extérieur renforce les frontières et contribue fortement à la cohérence interne et aussi à la rigidité des structures; ce qui va de pair avec une surcharge émotionnelle identitaire (chauvinisme, limitations des libertés). Dans le même sens, les membres d'un groupe retrouvent la force de leur unité et un élan nouveau dans le combat, quand l'un des siens, ou une fraction, fait apostasie, se retranche de l'unité et menace ainsi, symboliquement, et même quelquefois réellement, son existence. L'ennemi extérieur et l'apostat remplissent, donc, jusqu'à un certain niveau de conflictualité, une fonction nécessaire pour maintenir dans sa forme établie la société hiérarchique.

L'hérétique pose un problème plus grave, il menace de l'intérieur l'entreprise commune en questionnant les croyances apprises, il fait un *choix*¹⁴ personnel contre l'assentiment général. La réaction émotionnelle de la communauté est plus violente que devant l'apostat parce que l'hérétique attaque l'identité de chacun – identité liée et défendue par le groupe d'appartenance pour la grande majorité des individus – en posant un doute sur la vérité consacrée, en proposant des alternatives aux valeurs et objectifs communs. En tout cas, une alternative à ces croyances, ces valeurs et à ces objectifs que le régime a su, ou pu, imposer ou maintenir comme imaginaire dominante.

Personne ne naît hérétique, on le devient par décision d'une Église. L'hérétique doit être signalé, remarqué, et il doit s'obstiner, être *pertinax* comme Bruno¹⁵. On peut le devenir aussi si on est né dans une communauté déclarée

14. Suivant l'étymologie grecque, *hérésie* signifie *choix*, faire un choix selon son jugement propre, penser par soi-même.

15. Sentence du Saint-Office contre Giordano Bruno [Rome, février 1600]: « trouvé coupable, impénitent, obstiné et tenace (*pertinax*) ».

hérétique. L'Église peut aussi le fabriquer de toutes pièces comme dans les procès en sorcellerie.

Au temps où régnait une forme traditionnelle du pouvoir, ecclésiastique ou séculaire, la lutte contre l'hérésie était capitale pour maintenir l'unité du corps social sous le contrôle hiérarchique. Le zèle de l'Église catholique pour appliquer la procédure inquisitoriale entre le XII^e et le XVII^e siècle le montre bien. Le bûcher qui attendait à la sortie du procès attisait les flammes de la peur. La frayeur du peuple confortait les puissants.

Dans les époques de régression culturelle et dans les pays riches, où prédomine la banalité, l'éphémère insignifiant, et quand la seule passion des gens est de préserver leurs plaisirs ou leurs biens privés, époques comme la nôtre, la figure de l'hérétique tend à s'évanouir, laissant indifférente une « opinion publique », occupée à suivre les pensées à la mode, mais sa figure reste active, et largement utilisée comme repoussoir avec la dénomination de « dissident », dans les pays totalitaires.

L'ennemi intérieur n'est pas un fait nouveau dans la longue histoire des combats tribaux, des guerres nationales, ou religieuses, des crimes d'État. Pensons, choisissant au hasard un événement parmi mille, à la prise d'Antioche par les Croisés [1098], avec l'aide de Firouz, un Arménien passé à l'Islam, qui leur ouvrit les portes de la tour des Deux-Sœurs.

Toutefois, parmi les multiples espèces d'« ennemis intérieurs », la figure qui a gardé une certaine importance symbolique, utilisable par le Pouvoir pour traiter une situation potentiellement dangereuse, c'est « la cinquième colonne ». Image inquiétante, qui évoque la trahison, l'ennemi caché, la crainte d'un danger latent qu'il faut identifier, la présence furtive des ennemis infiltrés.

L'origine de l'expression, on le sait, fait référence aux « quatre colonnes » au service de la contre-révolution qui attaquaient Madrid, auxquelles Franco ajoutait « une cinquième qui s'y trouve déjà ». L'accusation d'appartenir à la cinquième colonne a été très utilisée après 1945 par les partis communistes dépendants de Moscou, pour discréditer l'opposition interne à leur politique.

Aujourd'hui, dans une Europe que les néo-réactionnaires voudraient voir comme une forteresse assiégée, la présence d'une immigration « sans papiers » et terriblement exploitée, ajoutée à la jeunesse des banlieues pauvres, sans travail et sans futur, est signalée comme le milieu d'implantation de la *cinquième colonne* de l'Islam. C'est le résultat d'une division essentialiste du monde qui veut réduire les conflits sociaux et politiques nés de l'exploitation et de la domination, accentués par l'expansion mondiale du capitalisme, à un « choc des civilisations », à un affrontement entre cultures, et, en dernière instance, à un combat entre le Bien et l'axe du Mal (Bush). Le Mal n'est plus politique, il est naturel, absolu, d'où « le danger d'un idéal d'éradication définitive du mal » (Finkelkraut). Le « progressisme », l'idée qu'on « peut accéder à un monde meilleur par un bouleversement radical des institutions, par la révolution »¹⁶, devient l'allié objectif de l'ennemi extérieur. La peur, et l'hostilité associée, sont déplacées vers l'exogroupe. Le seul terrorisme reconnu comme tel à niveau international vient de « l'extérieur », de l'Islam radical, et justifie toutes les restrictions des libertés, toutes les entorses aux droits durement acquis : la vidéosurveillance, les contrôles obligatoires d'ADN, le fichage de la

16. Alain Finkelkraut, interview, *l'Express*, 30.08.04.

population, et aussi la torture, les prisons clandestines, l'application préventive de la force militaire.

En résumant, nous voyons que dans les traitements sociaux des émotions les mécanismes psychologiques mis en jeu sont simples, ils consistent fondamentalement en la non reconnaissance, ou la négation, d'un *conflit réel*, immédiat, générateur de frustrations, d'hostilité, d'inquiétude, de crainte, ou de culpabilité, et en la projection et le déplacement de ses sentiments sur un objet facilement identifiable qui vient se substituer au conflit non reconnu. Si ce détournement se fait à l'intérieur du groupe nous rencontrons les figures de l'ennemi intérieur, mais plus généralement et plus efficacement, l'objet substitutif, ou objet vicariant, est déplacé vers l'exogroupe, sous les différentes formes que peut prendre le mécanisme du *bouc émissaire*.

Conflit réel et dérivé. Le bouc émissaire

Ainsi, le conflit réel crée un conflit dérivé¹⁷. Cette translation de la crainte, de l'agression ou de l'hostilité, générée par les frustrations et les souffrances endurées, a de multiples raisons d'être. La première, que nous avons déjà consignée plus haut, c'est le brouillage ou l'opacité des causes du conflit, mais à elle s'en additionnent d'autres, comme la difficulté de s'attaquer à des forces puissantes qui menacent avec la répression et la mort – n'oublions pas que l'État a le monopole de la violence « légitime » –, ainsi que les sentiments de

culpabilité qui naissent nécessairement lorsque les individus s'affrontent à des valeurs consacrées, ou à des traditions confirmées, ou, tout simplement, à l'Autorité. Il est plus facile alors de trouver un bouc émissaire à l'extérieur des frontières du groupe lui-même au risque de créer ou de favoriser un nouveau conflit. La substitution d'un conflit réel par un conflit dérivé a ses avantages et ses inconvénients pour la stabilité groupale. Le principal avantage est, bien entendu, de libérer l'endogroupe des violences qui menacent sa forme d'existence, et donc sa structure hiérarchique. Les inconvénients viennent du fait que les causes internes de dysfonctionnement ne sont pas modifiées et continuent d'agir, et la projection sur un objet extérieur ajoute une charge émotionnelle au conflit dérivé qui ne lui correspond pas et contribue à l'entretenir.

Cependant, les mécanismes psychosociaux qui fabriquent un *bouc émissaire* sont universels et fondateurs dans le domaine de l'institution imaginaire de la société. L'institution sacrificielle se trouve à l'origine des religions, et la *victime émissaire* est toujours un substitut. Elle sert, supposément, à purger la communauté tout entière de ses fautes, de sa violence intrinsèque. À la communauté se substitue la victime, ce qui exige une certaine méconnaissance des raisons internes de la peur et de la violence qui s'expriment dans le rituel sacrificiel. Dans la théologie du sacrifice, « c'est le dieu qui est censé réclamer les victimes; lui seul, en principe se délecte de la fumée des holocaustes; c'est lui qui exige la chair amoncelée sur ses autels. C'est pour apaiser sa colère qu'on multiplie les sacrifices »¹⁸.

Les trois religions monothéistes, avec de légères variantes, racontent l'épreuve que Dieu inflige à Abraham en lui demandant de lui « rendre » son fils

17. Voir Lewis A. Coser, *op. cit.*, p. 54 et Gordon W. Allport, *The Nature of Prejudice*, Addison-Wesley Publ. Co. Inc., Cambridge, Massachusetts, 1954 [*La naturaleza del prejuicio*, EUDEBA, 1962, p. 256].

18. René Girard, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris, 1972, p. 21.



(Isaac), de le sacrifier. Abraham se soumet, mais, et en dernière instance, Dieu intervient et sauve le garçon, attaché sur l'autel, de la lame de son père. Un bélier est sacrifié à sa place. La répétition rituelle sanctionnera le mécanisme du bouc émissaire sous sa forme de « victime sacrificielle », en unifiant symboliquement le déplacement de la crainte avec la soumission totale obtenue par l'obéissance aveugle.

L'utilisation d'un bouc émissaire dans sa forme banale, ordinaire, profane, fonctionne à tous les niveaux de l'interaction sociale, nous la voyons à l'œuvre quotidiennement dans la vie individuelle, et de façon collective dans les attitudes de préjugé racial où l'objet à discriminer est préalablement établi. L'acte émotionnel de rejet s'actualise devant des individus non pas par ce qu'ils sont, mais parce qu'ils appartiennent à un groupe ou catégorie.

Le bouc émissaire peut être choisi aussi pour des raisons situationnelles et ne pas durer plus que les besoins politiques d'un moment, comme le montre

clairement l'affaire des « infirmières bulgares et du médecin palestinien » tristement représentée par la Libye de Khadafi et ses comparses européennes.

Toutes ces formes du traitement social des émotions acquièrent une tonalité différente selon les régimes en place. La Terreur d'État sous la dictature d'une Junte militaire exige une aliénation majeure des mécanismes d'externalisation et un contrôle de la peur beaucoup plus personnalisé et conscient, ou alors il faut accepter un certain clivage du moi par lequel un fait peut être connu et nié en même temps. Dans les systèmes totalitaires l'existence d'un leader charismatique et de grandes manifestations cathartiques d'adhésion au régime facilite la projection paranoïaque qui vient s'appuyer sur l'extermination réelle des minorités oppositionnelles, ou expressément désignées.

Eduardo Colombo

Résumé

Le traitement sociopolitique des émotions a une grande importance dans le maintien de la structure hiérarchique de la société. Sont analysées, dans les textes, la place des émotions telles que la peur dans les attitudes de rejet, et l'utilisation de différents mécanismes psychiques dans la fabrication des figures de l'exclusion : l'hérétique, « la cinquième colonne », comme formes de l'ennemi intérieur. Ces mécanismes psychologiques sont simples, ils consistent fondamentalement en la non reconnaissance, ou la négation, d'un conflit réel, et en la projection et le déplacement de sentiments hostiles sur un objet facilement identifiable qui vient se substituer au conflit non reconnu. Si ce détournement se fait à l'intérieur du groupe nous rencontrons les figures de l'ennemi intérieur, mais plus généralement et plus efficacement, l'objet substitutif, ou objet vicariant, est déplacé vers l'exogroupe, sous les différentes formes que peut prendre le mécanisme du bouc émissaire.